

Sète, 19-22 décembre 2014,
à destination d'Essam al-Mohaya.

Lettre aux Yéménites

Ce texte s'adresse aux Yéménites francophones qui chercheraient à en savoir plus sur mon enquête, suite à la lecture de la traduction arabe de mon texte « Le réveil des piémonts ». En dix années de travail académique, j'ai laissé sur internet un certain nombre de traces : des articles scientifiques, mais aussi des communications orales et des projets de recherche. Je voudrais livrer ici quelques clés de mon travail qui ne sont formulées nulle part, ou qui ont été formulées dans un jargon théorique difficile d'accès.

Un château à la campagne

À la mémoire de John Thomas Perceval (1803-1876)¹

La première chose qu'il me semble important de dire concerne ma situation actuelle. À l'époque où j'ai écrit tous les textes qui se trouvent sur internet, je pensais encore faire carrière dans le monde académique. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. J'habite maintenant à Sète, une petite ville du Sud de la France, où vit une partie de ma famille et une importante communauté musulmane. Sète est pour moi comme une grande demeure isolée à la campagne, où les drogués à l'héroïne s'enferment pour réapprendre à vivre. Sur les murs du château, qui ont été repeints en blanc, j'ai déjà projeté quantité d'hallucinations baroques, comme au fil de mes promenades, dans chaque recoin du parc arboré. Mon château est peuplé de psychiatres marocains déguisés en ouvriers, qui repeignent les murs et entretiennent le parc, pour mieux observer les malades à leur insu. Dans les temps qui ont suivi mon arrivée dans l'établissement, cet étrange fonctionnement me plongeait dans une grande perplexité. J'étais paralysé, et je passais le plus clair de mon temps dans la mosquée à lire le Coran. Je pensais ainsi obtenir l'assentiment des psychiatres, et me faire pardonner mon insistance coupable à voir clair dans leur jeu. Mais à ma grande surprise, après m'avoir gardé en observation durant quelques mois, mes psychiatres m'ont signifié leur mécontentement et ils m'ont prescrit de prendre un vrai travail. J'ai alors fait quelques mois de mise en rayon dans un grand supermarché, chaque jour de 4h du matin à 11h30. Je travaillais en compagnie d'autres patients, atteints de pathologies plus légères, qui retenaient bien mieux que moi l'emplacement de chaque produit dans les différents rayons. J'ai ensuite émis le souhait de devenir professeur particulier de mathématiques, et mes psychiatres ont approuvé ce choix. Je leur en suis très reconnaissant car c'est un travail qui me correspond mieux. « Anthropologue indépendant propose soutien en mathématiques ». J'ai revendiqué ce titre un peu pompeux sur ma petite annonce, en référence à mon ancienne vie, mais j'ai bien conscience que personne ici ne sait ce qu'est un anthropologue. Mes psychiatres ont été assez indulgents pour accepter cette coquetterie, car je suis un très bon professeur de mathématiques. Dans le cadre de ce projet professionnel, j'ai pu m'inscrire à la bibliothèque du département de mathématiques de l'Université de Montpellier. Je m'autorise une sortie de temps en temps pour un séminaire d'histoire des sciences, et je peux même ramener des livres avec moi. Dans le cadre de mes recherches personnelles, j'ai été amené à m'intéresser à un certain Ibn Tumart, grand psychiatre du Moyen-Âge, fondateur de la dynastie berbère des Almohades. Ses successeurs fondèrent en Andalousie l'une des institutions psychiatriques les plus heureuses de tous les temps, dont Averroès fut l'un des illustres pensionnaires². Mais dans ses écrits, Averroès n'a pas été suffisamment prudent. C'est un peu de sa

1 Officier de l'armée anglaise, interné trois années durant dans l'un des premiers asiles psychiatriques de l'histoire. Il est l'auteur d'un récit autobiographique, intitulé : "*A narrative of the treatment experienced by a Gentleman during a state of mental derangement designed to explain the causes and nature of insanity, and to expose the injudicious conduct pursued towards many unfortunate sufferers under that calamity.*" Ce récit a été redécouvert par Gregory Bateson et republié en 1962 (traduction française en 1975, sous le titre « Perceval le fou : Autobiographie d'un schizophrène 1830-1832 »).

2 Geoffroy, M., 1999. L'almoihadisme théologique d'Averroès (Ibn Rušd). *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-âge*, 66, p.9-47.

faute si aujourd'hui, dans mon grand château à la campagne, les descendants d'Ibn Toumart sont contraints de se déguiser en jardiniers et en peintres. C'est pourquoi pour ma part, je redouble de prudence. Certes, je suis maintenant inscrit à la bibliothèque des lettres, mais je travaille uniquement pour le compte de mes psychiatres, dans le cadre de recherches d'intérêt public sur l'histoire des mathématiques. Aujourd'hui, je suis un chercheur comblé. Je voyage entre l'Orient et l'Occident, sans avoir besoin pour cela de remplir des paperasses et de grappiller des frais de missions, car mon île se parcourt à pied. Comme tout chercheur digne de ce nom, j'ai ma propre Institution (psychiatrique) de Rattachement, que je préfère à toute autre : l'Association Culturelle et Éducative des Musulmans de Sète. Certes, cette institution ne fait pas formellement partie du réseau des institutions académiques. Cela m'importe peu, tant qu'elle sait me protéger contre ces dangereux héroïnomanes que l'on croise dans les bibliothèques littéraires.

Mais revenons une douzaine d'années en arrière, avec le jeune étudiant qui découvrait alors l'anthropologie.

L'addiction de l'ethnologue

Être sur le terrain est une drogue, tous les anthropologues vous le diront. Être en chair et en os parmi les gens, au contact des formes de vie sociale les plus libres et les plus authentiques, tout en engageant avec soi les théories philosophiques les plus passionnantes : l'ethnologue fait l'expérience d'une cohérence existentielle incomparable. On a beau la savoir artificielle, il est très difficile d'y renoncer, une fois qu'on y a goûté. Pour la plupart des anthropologues, la consommation de cette drogue est régulée par le passage à l'écriture, et les contraintes de la vie académique. La plupart des anthropologues maudissent ces contraintes, bien entendu, mais ils n'osent pas y renoncer. Ils savent que la prise de note est indispensable au plaisir qu'ils éprouvent sur le terrain, et qu'ils seraient très malheureux s'ils se retrouvaient la bride sur le cou. Et c'est ce qui permet à l'institution anthropologique de se reproduire, bon an, mal an.

Moi-même, dans les premières années de mon enquête, je me suis installé dans cette régulation par l'écriture : j'ai rédigé un mémoire de maîtrise, suivi d'un article de revue, suivi d'un mémoire de DEA, suivi d'un autre article de revue, d'interventions dans des séminaires et des colloques internationaux, j'ai enseigné à l'Université d'Aix-Marseille... J'ai ainsi participé à la reproduction de l'institution anthropologique, à mon niveau de simple doctorant. Je peux même le dire avec le recul, c'est avec l'enthousiasme et la fraîcheur d'un enfant de cœur que je légitimais l'institution ecclésiastique : c'est moi qui levais la main pour poser les questions, pendant les séminaires et les colloques. Et en tant que représentant des doctorants au conseil de laboratoire, c'est moi qui portait le calice pendant la grande messe, derrière le Directeur d'Unité.

Mais bien qu'ayant su m'installer dans cette régulation par l'écriture, je la vivais extrêmement mal, et cela avait des conséquences dévastatrices dans ma vie personnelle. Peut-être parce que j'étais formé à l'origine en physique expérimentale, et également fils de physicien, je me sentais à l'étroit dans l'écriture académique. Et comme je n'avais pas de véritable formation littéraire, je n'arrivais pas à transcender l'exercice par la recherche formelle, par un effort sur le style. Néanmoins, je continuais de tenir mon carnet de terrain comme un carnet de laboratoire, à consigner des observations, à énoncer des hypothèses. Vers l'année 2006, après quelques années d'enquête et plusieurs allers-retours entre le Yémen et la France, ce « carnet de laboratoire » expérimental avait pris des proportions effrayantes. Je prenais des notes sur tout : non seulement sur ma vie au Yémen dans tous ses aspects, mais aussi après mon retour en France, je continuais sur ma lancée, sur les films vus au cinéma et sur les transports en commun, sur ma famille et mes amis, sur mes rêves et sur ma sexualité. Mes questionnements n'avaient plus rien à voir avec ce que je parvenais à partager dans le monde académique de ma discipline. Et comme je n'étais pas non plus littéraire, tout cela s'accumulait dans mon disque dur, sans déboucher sur une vie sociale alternative, un cercle d'amis écrivains, d'autres moyens de subsistance. À ce stade, l'écriture n'était plus une régulation. Il fallait que j'arrête de noter, que j'arrête de donner sens, c'était une nécessité impérative. Je suis devenu

musulman (ou redevenu musulman) en septembre 2007, alors que j'entrais en troisième année de thèse. J'ai alors pu construire dans l'islam, progressivement, une autre régulation de l'expérience existentielle. Me sachant observé par l'Omni-scient et le Miséricordieux, j'ai appris progressivement à ne pas noter, à me détacher de mes observations et analyses, à les abandonner à Lui, dans une forme de *dhikr*, d'évocation, ou de *tafakkur*, méditation sur la Création.

La fabrication d'un saint

À l'origine, ma conversion à l'islam ne remettait pas en question l'idée d'écrire une thèse. Au contraire, l'islam m'avait permis de m'installer dans un mode de vie beaucoup plus stable, et de clarifier les hypothèses de mon travail en les rapportant aux écrits d'auteurs importants. Depuis que je m'étais dégagé de cette addiction, mon propos était beaucoup plus clair. Pourtant, mes rapports avec le monde académique finirent par s'enliser. Car du point de vue de l'institution académique, dès lors que j'étais sorti de ce rapport addictif à l'expérience, la réalité que je décrivais était devenue inacceptable. J'étais devenu un « original », un fou, peut-être un génie. « As-tu écrit quelque chose que je pourrais citer? », me demandait-on souvent, mais personne n'était prêt à envisager avec moi les implications de ce que j'avançais. On me traitait avec déférence, m'encourageant chaleureusement pour ensuite me tourner le dos définitivement : une ambivalence profonde chez chaque membre du corps académique, car on voyait parfaitement la portée de mon histoire. On voyait parfaitement qu'il y avait là une « bombe à retardement », que chacun contribuait à armer par son comportement, tout en espérant qu'elle exploserait le plus loin possible. Et cette situation s'est prolongée plusieurs années, à partir des années 2008, 2009 et au-delà : je suis resté ce pauvre kamikaze pris en otage par sa bombe, et néanmoins paralysé par ses scrupules. Mais ma patience était plus grande encore. J'étais, et je suis encore, un ethnographe doublé d'un musulman, conscient d'œuvrer pour ce bas monde et pour l'au-delà. Comme l'institution académique ne m'a jamais véritablement tourné le dos, je ne peux simplement pas actionner ma bombe et m'en libérer. Je suis l'enfant de cœur enfermé dans la crypte par inadvertance, et que l'on fait mine d'oublier.

Quand le Printemps Arabe est survenu, j'ai vraiment cru que mon heure était venue. En effet, l'irruption de Taz dans le paysage politique yéménite plongeait les spécialistes dans la perplexité. Or pour ma part, j'avais déjà proposé de longue date d'écrire un article sur Taz pour cet ouvrage collectif, dont une première version avait déjà été refusée par les éditeurs. La version qui a finalement été publiée s'est élaborée au fil de l'année 2011, à travers l'échange avec Laurent Bonnefoy. Si ce chercheur-là a su jouer ce rôle, ce n'est pas parce qu'il comprenait mieux que les autres l'intérêt de ce que j'avançais sur l'histoire Yéménite. C'est plutôt qu'en tant que spécialiste de l'islam politique et du djihadisme, il sentait je crois la cohérence sous-jacente de mon engagement. Et il en a été de même lors de mes retrouvailles avec Essam al-Mohaya, que j'avais connu à Taz dix ans plus tôt, et qui a finalement traduit cet article. Essam lui-même était sensibilisé à cette question djihadiste par son parcours professionnel, et c'est ce qui l'a poussé à fournir ce travail, sans comprendre à l'origine ce qui en découlerait. Si ce texte a pu se faufiler jusqu'au lecteur yéménite, depuis les profondeurs de la crypte académique, je ne peux pour ma part en rendre grâce qu'à Dieu. Entre temps, j'ai pu moi-même me faufiler en un autre lieu, Sète, depuis lequel il me semble maintenant envisageable d'explicitier le fin mot de l'histoire.

La lecture de l'histoire du Yémen que je propose dans ce texte, *Le réveil des piémonts*, est directement liée à cette problématique d'addiction. L'addiction au terrain des anthropologues, et plus largement l'addiction au réel des sciences matérialistes, ou encore, sur le plan épistémologique, une addiction à la logique inductive qui mène fatalement à une forme d'induction vide³. Bien sûr, la question est à peine mentionnée dans l'article, si ce n'est à la fin, dans le tout dernier paragraphe du texte : quand j'évoque le triangle interactionnel formé par l'observateur, l'homme de tribu qui prend

3 Pour une perspective épistémologique sur ce problème général des sciences modernes, je renvoie aux travaux de Gregory Bateson. On pourra consulter en priorité l'introduction de *Vers une écologie de l'esprit*, ou encore, dans *La nature et la pensée*, la dernière section du troisième chapitre (« 9. Le cas de la "description", de la "tautologie" et de l'"explication" »).

la pose, et le Taezzi qui vend la mèche, qui est au fondement de *l'enchantement ethnographique*.

La notion d'enchantement est un outil classique de la sociologie Goffmanienne, à la portée du premier étudiant venu. Mais bien sûr, aucun chercheur n'est assez fou pour l'appliquer à son terrain de manière méthodique, surtout s'il s'agit d'un terrain lointain. Tout au plus, on rencontre le cas d'un sociologue de la communication, Yves Winkin, qui, passant des vacances en Tunisie, observe les ambiguïtés de son interaction avec son guide local, et propose son analyse au titre de contribution à « l'anthropologie du tourisme »⁴. Mais l'anthropologue qui se mettrait à pratiquer cette méthode sur son propre terrain, s'engagerait dans une voie qui l'amènerait inévitablement à détricoter l'ensemble de ses observations antérieures, à déconstruire l'ensemble du savoir acquis. Aucun anthropologue ne peut avoir intérêt à cela, si ce n'est un anthropologue qui, comme moi, aurait franchi le pas de la conversion à l'islam.

Pour ma part, j'ai commencé dès les premières années de ma thèse à poser les bases de cette analyse, en m'intéressant aux faux-semblants de la sociabilité masculine. Mais ce n'est qu'après ma conversion que mon analyse a véritablement abouti sous une forme satisfaisante : alors seulement, j'ai commencé à pouvoir mettre en rapport ces interactions ethnographiques avec la place de Tazé dans l'histoire sociale Yéménite. J'ai présenté ces idées pour la première fois en décembre 2008 (soit un peu plus d'un an après ma conversion à l'islam), lors d'un colloque organisé à Aix-en-Provence sur "Morales et politique dans le monde arabe : interactions de l'intime au global"⁵. Au moment du repas, tout le monde trouvait ça grandiose, mais l'organisatrice a préféré ne pas publier les actes, et l'affaire en est resté là. C'est aussi vers cette période que j'ai obtenu le prix Michel Seurat du CNRS, sur la base d'un projet de recherche d'une dizaine de pages⁶. 15 000€, c'est toujours agréable, mais ça ne saurait remplacer des interactions scientifiques constructives, inscrites dans la durée. Finalement, ma thèse s'est enlisée dans un conflit insurmontable, qui m'oppose à chacun de mes responsables académiques (directrice de thèse, directeurs de mes deux laboratoires de rattachement, directeur du CEFAS, etc.). De leur point de vue, je n'ai pas trouvé ma place dans le monde académique parce que je n'ai pas écrit ma thèse. De mon point de vue, je n'ai pas écrit ma thèse parce que je n'ai pas trouvé ma place. En fait, comme dans l'histoire de la poule et l'œuf, la question est indécidable.

Épilogue

À Villeneuve-lès-Maguelone, non loin de Sète sur la côte du Languedoc, on trouve un lieu chargé d'histoire. Sur la fine bande de terre du lido, qui sépare la mer des marais salants, s'élève une petite butte, bien éloignée de la terre ferme. Sa position est très analogue à celle de Sète, si ce n'est par sa taille beaucoup plus restreinte. De ce fait, l'histoire de la région s'y lit avec une plus grande simplicité. Sur ce rocher, on trouve aujourd'hui une basilique, fondée un peu après l'an mil. La basilique est entourée d'une petite forêt, mais à l'époque médiévale une petite ville s'était organisée. Elle fut le siège d'un évêché jusqu'en 1536, date à laquelle il fut transféré à Montpellier. Le petit rocher fut ensuite occupé par les Protestants, si bien que Richelieu ordonna le démantèlement de la ville, à l'exception de la basilique. Villeneuve redevint pour quelques siècles un îlot dénudé, balayé par les vents, que ne fréquentaient que les pêcheurs locaux, jusqu'à son acquisition au dix-neuvième siècle par un propriétaire bourgeois qui y planta des arbres... En ce qui concerne l'histoire de ce rocher avant la fondation de la basilique, on sait peu de choses, si ce n'est qu'une première ville avait été rasée en 737 par Charles Martel : déjà à cette époque, l'île était une escale sarrasine, infestée de pirates...

4 Winkin, Y., 1998. Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement. In S. Ossman, éd. *Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre*. Paris: CNRS Éditions, p. 133-143. (Republié dans "Anthropologie de la communication", Paris, Seuil, 2001).

5 Communication intitulée : « Objectiver le trouble. Pour une appréhension ethnographique de la sensualité en contexte ».

6 Vincent Planel, 2009. « Le miel sur le rasoir. Une ethnographie du jeu et du fantasme dans la sociabilité masculine de l'urbanisation yéménite ». *Texte de candidature au Prix Michel Seurat*. <http://www.cnrs.fr/inshs/recherche/michel-seurat2009.htm>.

C'est donc sur un rocher de ce genre que j'ai trouvé refuge. Et je dois vous l'avouer, je ne suis pas encore totalement sevré. Il m'arrive encore de croire que mon installation à Sète n'est qu'une escale temporaire. En dépit de l'évidence, il m'arrive de croire que je vais écrire une thèse, et que ma thèse sera tellement géniale qu'elle me réconciliera avec le monde académique. Alors, je prendrai des avions entre le Qatar et la Californie, à la rencontre des savants de toute la terre. Ma réputation me précèdera dans les cités du Hadramaout et les vénérables institutions de la Montagne Sainte Geneviève, qui m'ouvriront la porte de leurs diwâns savants. Et partout, je rencontrerai des visages lumineux, semblables à des perles tombées d'un collier, qui s'entretiendront librement avec moi. Oui, leur intelligence s'offrira à moi, vierge de tout endoctrinement intellectuel. Quelque soit leur langage, quelle que soit leur discipline, j'apprendrai la science de leur bouche, et ils s'ouvriront librement à la mienne. Ah, quand j'aurai écrit ma thèse...

Franchement, je me demande comment j'ai pu croire si longtemps à une histoire pareille! Mais qui donc nous vend cette arnaque, ce libre dialogue des intelligences...? D'où nous vient cette idée absurde, et pourquoi nous est-il si difficile de l'abandonner? Oui, les intellectuels sont de dangereux vendeurs d'héroïne. La terre qu'ils habitent est couverte d'immeubles standardisés, de familles ravagées, de corps prostrés sous des escaliers de béton, les veines noircies... Le monde académique ressemble pour moi à une planète énorme et massive, à laquelle j'essaie de m'arracher malgré son champ de gravitation. Avec le temps, avec la sagesse, je commence à comprendre la seule manière qui soit d'arriver à bon port : s'enraciner sur quelque rocher, pour y pouvoir accueillir ceux qui me sont chers, et une poignée de pirates yéménites.



La cathédrale de Villeneuve-lès-Maguelone. Source : http://lieuxsacres.canalblog.com/archives/villeneuve_le_s_maguelone_34_herault/